

## Homo Sapiens et la couleur : nature ou culture ?

L'œil, le cerveau et la couleur : aspects physiologiques

Le corps perçoit la couleur grâce à des cellules localisées dans la rétine de l'œil. Celles-ci transforment la **lumière** (soit une onde électromagnétique mesurant entre 400 et 750 nano-mètres dans le vide, l'homme ne percevant ni les infra-rouges, ni les ultra-violets) en **information** (un signal nerveux = électrique). Ces cellules sont de deux types : les « cônes » permettent la vue de jour, sont sensibles à la couleur, et se répartissent en trois groupes par fréquences d'onde, c'est-à-dire par groupes de couleurs (vert, rouge et bleu : le daltonisme est une pathologie liée à la défaillance d'un de ces trois groupes). Les « bâtonnets », en revanche, fonctionnent en faible luminosité, mais ne livrent qu'une information en noir, blanc et nuances de gris (ils servent pour la vision de nuit et la perception de l'espace). L'information produite par la rétine est ensuite convoyée par le nerf optique jusqu'au cerveau : d'abord une région du thalamus appelée « corps genouillé latéral » (CGL), puis au cortex visuel. Le cerveau traite l'information. A ce stade, on n'est déjà plus seulement dans le biologique.

La perception de la couleur est-elle innée ou acquise ?

Des études ont montré que l'enfant sait reconnaître et appairer des couleurs dès l'âge de 4 mois. C'est précoce. En revanche, la faculté de pouvoir les nommer apparaît tardivement, plus tardivement que pour les formes (« carré », « cercle »...). C'est le résultat d'un apprentissage.

Depuis longtemps, les voyageurs et ethnographes ont constaté que d'une culture à l'autre, les langues utilisaient des catégories lexicales (de vocabulaire) différentes pour découper le spectre chromatiques (regrouper ou différencier des couleurs et des teintes). On rappelle souvent que les Inuits ont un grand nombre de termes courants pour désigner des variétés du « blanc ». Chez les Kazakhs (Asie centrale), le « bleu » et le « vert » sont réunis dans un même mot : *kök*. La langue des Fon (Bénin) distingue trois couleurs fondamentales, le « blanc », le « rouge » et le « noir » (une triade qu'on retrouve dans de nombreuses cultures, de la Préhistoire au Moyen Âge occidental), et une série ouverte de couleurs secondaires désignées par référence à des objets (couleurs « graisse de poulet », « feuille crue », « cendre »...). Au Moyen Âge, l'or n'a rien à voir avec le jaune : il serait plutôt « plus blanc que blanc ». On pourrait multiplier les exemples. Cela laisse penser que la couleur est un phénomène culturel, et que la perception de la couleur par un individu dépend de la société à laquelle il appartient : c'est la théorie relativiste.

A l'inverse, des chercheurs défendent l'idée qu'au-delà des différences de lexique et de catégorisation du spectre chromatique, tous les êtres humains partagent certaines caractéristiques fondamentales. En particulier, la célèbre (et sans cesse discutée depuis 40 ans) « Théorie des termes basiques » (TTB) affirme que d'une culture à l'autre, tous les individus structurent leurs champs de couleurs autour d'une liste de onze catégories basiques de couleurs – certaines cultures en identifiant moins que onze, d'autres opérant des regroupements particuliers, mais aucune n'en présentant plus, et aucune n'en présentant une qui ne soit pas comprise dans cette liste. C'est la théorie universaliste.

Qu'est-ce que la couleur ?